

Le coup de bill'art du Soir Etat-Providence

Par Kader Bakou

«Combien un Algérien coûte-t-il à l'Etat ?» et en surtitre : «Subventionné dans tous ses besoins». Ce dossier est en une du numéro 31 de *L'éco*, le mensuel de l'économie et de la finance. On y apprend, par exemple, que sans subvention, le plein de super coûterait 1800 DA au lieu de 600, et que pour un mètre cube (d'eau potable) à 60 DA, l'Etat paye 42 DA en moyenne. Sans subvention, la baguette de pain coûterait 25 DA.

Le budget consacré par l'Algérie à la subvention des produits de première nécessité atteint 300 milliards de dinars par an, dont 200 milliards uniquement pour les céréales et le lait (où est la production nationale ?).

L'électricité, le transport public et des tas d'autres choses sont aussi subventionnés. Salah Mouhoubi, docteur d'Etat en sciences économiques et politiques, membre du Cnes, révèle que «30% de la rente pétrolière vont aux subventions».

Le populisme peut être nocif. Une partie de cette somme astronomique aurait pu servir au financement des investissements publics et privés donc à la création des richesses hors hydrocarbures.

Fatima Sebaâ, psychologue clinicienne, professeur à l'université d'Oran, chercheur au Crasc et expert à l'Union africaine, explique que chez les Algériens, il y a une accoutumance à l'assistanat générée par une forme d'organisation populiste. «L'aide et l'appui à l'assisté, au terme d'un processus itératif, est perçu comme un «acquis» ou un «droit». En cas de perte de cette assistance, les réactions de l'assisté peuvent aller de la désespérance à la violence», fait-elle remarquer. Nous n'avons pas voulu du socialisme, mais apparemment, nous n'avons pas l'esprit d'initiative ni le goût du risque propres au (vrai) capitalisme.

C'est certainement une autre exception «culturelle» algérienne...

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

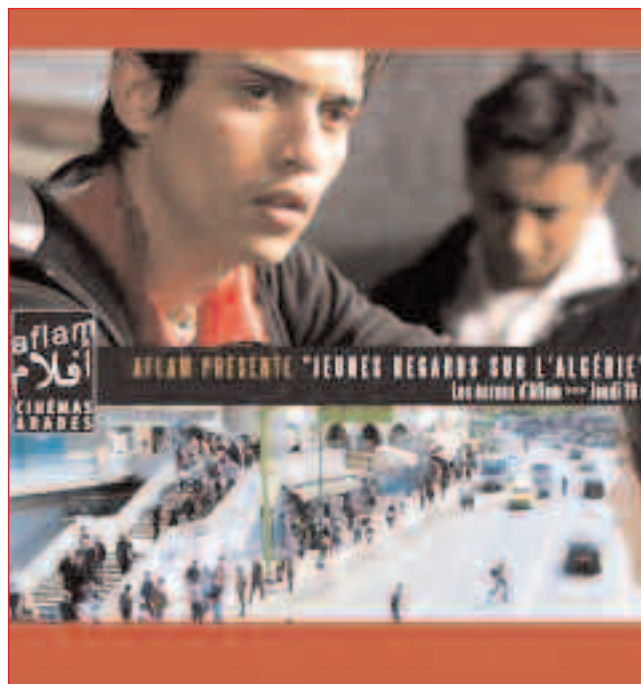
lesoirculture@lesoirdalgerie.com

CYLE jeunes regards sur l'Algérie À MARSEILLE

Un regard et des clichés sur l'Algérie de demain

L'association Aflam, spécialisée dans la promotion arabe, a présenté des films algériens sous le thème «Jeunes regards sur l'Algérie» à la Maison de la région dans la ville de Marseille. Ces nouvelles projections, conçues par des réalisateurs amateurs, se veulent un regard de cette frange de la société algérienne à l'égard d'un certain nombre de questions. Et comme il fallait s'yattendre, les thématiques de l'amour tabou dans la société algérienne, l'émigration des jeunes vers l'Europe, les harraga, la décennie noire faisaient partie de ces projections, dont trois courts métrages et un documentaire.

Interprété par Nabil Asli, Houssam Herzallah et Aïda Guechoud et réalisé par Amine Sidi Boumediène, le film *Demain Alger* ? relate l'histoire de trois jeunes qui discutent, en bas d'un immeuble dans un quartier populaire d'Alger, du départ imminent de leur ami. Chez lui, Djamel fait sa valise, il hésite à dire au revoir à ses amis. Les trois jeunes attendent. Une attente qui exprime le désarroi des jeunes dans un pays qui a tourné le dos à sa jeunesse. *Demain Alger* ? revient sur l'émigration d'un grand nombre de jeunes et l'attente de ceux qui sont restés au bled. Par ailleurs, *La parade de Taos*, réalisé par



Nazim Djemaï, est le parcours d'une jeune fille qui rencontre régulièrement un homme dans le parc zoologique d'Alger. Les couples d'amoureux sont mal à l'aise devant les regards hostiles des promeneurs et ne trouvent d'intimité qu'à l'abri de la végétation.

Un court métrage qui est tombée dans l'exotisme et a ressuscité, à l'instar de certains films algériens diffusés en France, l'imaginaire eurocentrique dans son approche de la question de l'amour et de la relation entre l'homme et la femme dans notre société.

Une relation que le réalisateur de *La parade de Taos* a réduite à un acte bestial... dans une forêt. L'œuvre, de la

réalisatrice Sonia Ahno, quant à elle, intitulée *Uzzu* qui signifie fleurs en tamazight, est l'histoire d'un groupe d'étudiants réunis au pied d'un mimosa en Kabylie qui abordent la question de l'amour dans la société dans les régions de Kabylie. Un regard intéressant sur une problématique socioculturelle complexe dans une société où perdure un conflit entre tradition et modernité.

Pour sa part, la jeune réalisatrice Drifa Mezenner, originaire du quartier populaire de Kouba, fief des islamistes durant les années 1980 et 1990, s'est inspirée dans son documentaire intitulé *J'ai habité l'absence deux fois*, de l'histoire de son frère Sofiane parti en 1992 en Angleterre.

La jeune réalisatrice, la vingtaine environ, graphiste de son état, a exploré, à travers le parcours de son frère, les 20 dernières années de l'histoire algérienne et le refoulement des années de «la guerre civile». Ce n'est pas seulement sa famille qui est touchée, mais tout son quartier qui a été touché par le départ massif des jeunes vers l'Europe. Ceux qui restent subissent la douleur d'un exil intérieur, mais aussi le manque de ceux qui sont partis. Mezenner, avec un récit cinématographique simpliste et réducteur, a essayé peut-être, faute de ne pas avoir vécu ou vu en raison de son âge la décennie noire et l'époque des égorgements d'enfants, de faire table rase de ces années dures en les qualifiant de vrai gouffre et en faisant abstraction de certaines choses positives qui ont été faites depuis 1992 dans certains domaines dans l'Algérie d'aujourd'hui et de demain qu'il faut la construire et non la réduire à certains clichés pour satisfaire l'imaginaire de certains nostalgiques et d'une presse de l'Hexagone.

Notons enfin que les projections ont été suivies d'un débat avec les jeunes réalisateurs : Drifa Mezenner et Amine Sidi Boumediène qui ont tiré profit de leur présence dans la cité phocéenne pour dresser un tableau noir sur le cinéma national et leur refus catégorique d'avoir des subventions du ministère de la Culture en Algérie.

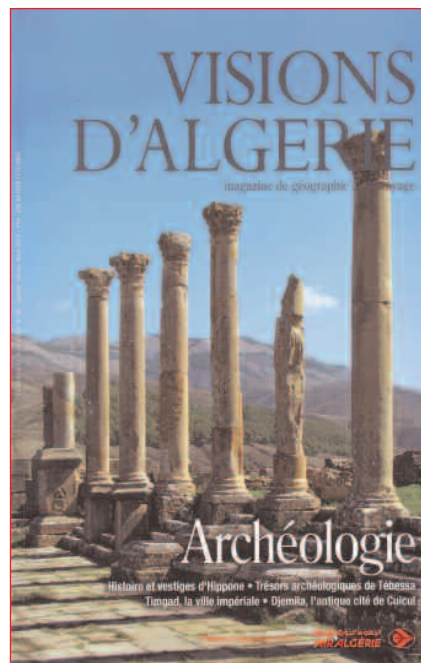
Bouhali Ines

REVUE VISIONS D'ALGÉRIE

Voyage dans le temps

Le dernier numéro de Visions d'Algérie, le magazine de géographie et de voyage, est réservé à l'archéologie. Ainsi, un dossier spécial est consacré à quatre villes antiques de l'Est algérien : Cuicul (Djemila), Timgad, Hippone (Annaba) et Thévest (Tébessa).

«Cuiçul fut très probablement fondée par l'empereur Nerva en 96 ou 97 ap. J.-C. Pour des raisons stratégiques : il s'agissait d'occuper un carrefour où la grande voie qui assurait les communications d'est en ouest entre Cirta (Constantine) et Sitifis (Sétif) en Maurétanie, croisait une route nord-sud qui reliait le port d'Igilgili (Djiddjelli) à Lambèse, centre administratif et militaire de la Numidie», écrit Yvonne Allais, ancienne directrice des fouilles de Djemila. «Dans le premier tiers du III^e siècle, une nouvelle place publique fut dessinée au contact de la vieille ville et des quartiers neufs ; des monuments grandioses y célébrèrent la gloire de la dynastie des Sévères, dynastie africaine qui prodiguait ses faveurs aux cités d'Afrique : ce fut l'arc de



trionphe élevé en l'honneur de l'empereur Caracalla et de ses parents en 216, puis le temple dédié en 229 à toute la famille impériale», lit-on encore dans le même article d'Yvonne Allais et intitulé «Djemila, l'antique cité de Cuiçul».

«C'est sous le règne de Trajan (98-

117) en l'année 100, Munatius Gallus étant légat, que fut fondée par ordre de l'empereur la colonie de Thamugadi ou, pour lui donner son nom officiel, la colonia Marciana Trajana Thamugadi dont les habitants furent dans la tribu Papiria», écrit, pour sa part, Christian Courtois, dans son ouvrage *Timgad, antique Thamugadi*.

E. Marec, ancien directeur des fouilles d'Hippone, est l'auteur de l'article suivant : «Hippone est assurément la ville de l'Afrique du Nord qui peut revendiquer la plus lointaine origine. On s'accorde généralement pour faire remonter au XII^e siècle avant notre ère sa fondation par les Phéniciens quand même on n'en attribue pas le mérite aux Egéo-Crétois.» (page 40).

«La légende prétend que la ville fut fondée par Héraclès, qui vint s'y reposer dans une de ses courses vagabondes», lit-on dans le texte de Serey de Roch, extrait de *Tébessa, antique Thevest*.

Les articles sont illustrés de photographies réalisées par Ali Brahimi. *Visions d'Algérie* est une revue trimestrielle éditée par SMH Communication.

K. B.

Actucult Actucult

- Rencontre littéraire avec Yasmina Khadra autour de son nouvel ouvrage *Les chants cannibales* (Casbah Editions).
• Dimanche 22 avril à 15h : Sidi-Bel-Abbès: amphithéâtre de la faculté des lettres, à l'invitation de l'association Femmes et écriture.

- Galerie Dar El-Kenz (16 lot Ben Haddadi, Chéraga, Alger) :
• Du 23 avril au 10 mai : Exposition de peinture «Œuvres récentes» de l'artiste Souhila Belbahar.

- Chapiteau du complexe olympique Mohamed-Boudiaf (Alger) :

• Jeudi 26 avril à 19h Concert de Tataful et spectacle de Abdelkader Secteur dans le cadre du Festival du printemps.

- Palais de la culture Moufdi-Zakaria (Kouba, Alger)
• Jusqu'au 30 avril : Exposition de peinture «Voyage entre formes et fleurs» de l'artiste Amor Idriss Lamine Dokman.
- Galerie d'art Lina (La Madrague, Aïn Benian, Alger) :
• Jusqu'au 30 avril : Exposition collective «Espérances» par les artistes Nabila Berdjane, Jaggi Luna, Barbara Djahida et Omar Kehouadji.